



**HAL**  
open science

## Pour une approche écologique des expériences urbaines

Anthony Pecqueux

► **To cite this version:**

Anthony Pecqueux. Pour une approche écologique des expériences urbaines. Tracés : Revue de Sciences Humaines, 2012, 22, pp.27-41. 10.4000/traces.5418 . halshs-00715938

**HAL Id: halshs-00715938**

**<https://shs.hal.science/halshs-00715938>**

Submitted on 9 Jul 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Pour une approche écologique des expériences urbaines

**Anthony Pecqueux**

chargé de recherche au CRESSON (Ambiances Architecturales et Urbaines, CNRS, École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble)  
pecqueux.a@grenoble.archi.fr

## Résumé

Cet article défend l'intérêt d'une approche écologique pour explorer une dimension du social postulée par les sciences sociales sous le thème du caractère incarné de l'agir, mais rarement prise en charge en propre : la condition sensible de l'agent comme de l'agir. Explorer cette dimension à travers une enquête écologique sur les modalités perceptives en tant qu'elles portent l'agir, ses rémanences comme ses modes d'interaction avec les environnements, apparaît comme une voie d'approfondissement de la connaissance du social, et comme une façon de poser sous un jour nouveau des questions sur la conflictualité et les différenciations sociales. Après avoir présenté les fondements d'une approche écologique des expériences urbaines, nous en tirons quelques fils analytiques pour interroger sa portée morale voire politique. Il est alors question de souligner de quelles manières le fondement sensible du lien social urbain peut être le révélateur de rapports différenciés à l'espace public.

## Mots clés

Expériences urbaines – Espace public – Approche écologique de la perception – Affordances – Différenciations sociales

## Abstract

This paper upholds the benefit of an ecological approach in order to probe a dimension of the social that social sciences postulate by the theme of embodied agency, but which is hardly investigated for its own : the agency's sensitive condition. To probe this dimension through an ecological investigation about perceptive modalities (as they support agency, its remanences and its modes of interaction with environments) appears as a way to deepen the knowledge about the social, and as a way to question about social conflicts and differentiations in a new light. After presenting the background of an ecological approach to urban experiences, we draw some analytical consequences in order to test its moral even political significance. Then it is subject to stress the ways in which the urban social tie's sensitive background can reveal differentiated relationships to public space.

## Keywords

Urban experiences – Public space – Ecological approach to perception – Affordances – Social differentiations

Cet article cherche à montrer, de façon essentiellement programmatique<sup>1</sup>, l'intérêt d'une approche écologique pour l'exploration d'une dimension du social qui est postulée par les sciences sociales sous le thème du caractère incarné, corporel de l'agir, tout en n'étant que rarement prise en charge conceptuellement ou soumise à l'enquête empirique : la condition sensible de l'agent comme de l'agir,

---

<sup>1</sup> Ce texte a bénéficié des nombreuses remarques et suggestions d'amélioration d'Olivier Roueff et des lecteurs anonymes de la revue *Tracés*.

leur inscription dans des facultés sensorielles. Cette perspective entend ainsi éprouver les principes à la fois cardinaux et implicites, souvent tenus à l'écart des périmètres d'observation, d'une ontologie du social pourtant partagée par la plupart des modèles en sciences sociales et selon laquelle le social est, tout autant qu'objectivé ou institutionnalisé, incarné. L'incarnation du social dans des corps humains peut être conçue comme le véhicule, pluriel et plastique, des présences publiques à autrui ; comme l'incorporation durable de dispositions à agir, etc. Elle n'en reste pas moins étonnamment tronquée de sa qualité sensible, *locus* des transactions entre les corps socialisés et agissants et les environnements. Explorer la dimension sensible du social à travers une enquête écologique sur les modalités perceptives en tant qu'elles portent l'agir, ses rémanences comme ses modes d'interaction avec l'environnement, apparaît alors comme une voie d'approfondissement de la connaissance du social ; également, comme une façon de poser sous un jour nouveau certaines questions sur la conflictualité et les différenciations sociales.

Plus précisément, à partir des perspectives ouvertes par la notion d'expérience urbaine, l'approche écologique proposée entend souligner les effets croisés, réciproques, entre acteurs et environnements urbains, entre les acteurs et les territoires qu'ils traversent, les différenciations entre acteurs dans les rapports à l'espace public urbain comme entre les territoires occupés et traversés, à partir de l'hypothèse forte du fondement sensible de ces effets croisés. Après avoir dans un premier temps présenté les fondements d'une approche écologique des expériences urbaines, nous chercherons dans un second temps à en tirer quelques fils analytiques, pour interroger la portée morale, voire politique, d'une telle approche. Il sera alors question de souligner dans quelle mesure le fondement sensible du lien social urbain peut être le révélateur de rapports différenciés à l'espace public.

## Vers une approche écologique

En guise de cadre général, nous proposons de décrire les interactions entre les citoyens ou entre les citoyens et la ville comme de pleines expériences. La notion d'expérience, loin de renvoyer à une réalité vécue sur le mode subjectif, est utilisée dans le sens dégagé par John Dewey, qui l'a rendue disponible pour les sciences sociales en la faisant ressortir des réalités objectives. Une expérience représente pour lui la *rencontre entre un organisme et un environnement* : la façon dont l'un et l'autre vivent ensemble, interagissent, se structurent et se façonnent mutuellement (Dewey, 1993, 2005<sup>2</sup>). Parler d'expériences urbaines implique trois perspectives indissociables.

1/ Des expériences sont traversées à la fois par des phases d'activité et de passivité, distribuées entre les individus et l'environnement. C'est toute la différence entre, d'une part, les phases d'exploration ou d'orientation dans l'environnement urbain, qui passent par des recherches actives, tâtonnantes (comme chercher son chemin sur une carte ou le demander à un passant), avant de parvenir à une certaine assurance ; et, d'autre part, les déplacements routiniers, caractérisés par la confiance en des habitudes (d'action et de perception), qui à ce titre autorisent une moindre attention à l'environnement, et peuvent en outre être accompagnés par des lectures absorbantes, une écoute musicale, etc. Mais même ces déplacements sont susceptibles à tout moment de revenir au premier plan de l'attention, suite à une modification imprévue du trajet routinier ou à la survenue d'un événement dans l'environnement (qui se révèle alors lui aussi capable d'actions). Cela signifie que si l'un ou l'autre de ces déplacements urbains peut être qualifié a priori comme plus ou moins « actif » (exploration) ou « passif » (routine), ces qualifications sont susceptibles d'être révisées en cours de trajet, en fonction de la façon dont l'expérience s'accomplit. Ainsi, le fait urbain est saisi à travers une approche processuelle qui contient d'emblée différents protagonistes, pris dans un système de rôles

---

<sup>2</sup> Pour une explicitation de ce cadre et de sa dette envers Dewey, voir une formulation précédente dans le cas de la musique (Pecqueux et Roueff éd., 2009).

potentiellement changeants<sup>3</sup>.

2/ La deuxième perspective en découle : les expériences comme les actions ou les effets sont toujours situés. Il faut par conséquent les replacer dans leur contexte d'émergence et de développement, et chercher à mesurer la part de la situation dans le déroulement des expériences urbaines. Cela ne signifie pas s'empêcher toute comparaison en renvoyant chaque situation à une irréductible singularité, mais réaliser des comparaisons entre des expériences situées.

3/ Les expériences urbaines à la fois agissent sur ceux qui les réalisent, sur ceux qui y sont exposés et sur la ville elle-même. Une expérience urbaine apparaît donc comme une épreuve (au sens d'une exposition de soi) qui passe entre ces trois pôles et qui s'en trouve elle-même modifiée.

En somme, prendre pour unité descriptive de base les expériences urbaines, revient à s'intéresser à la fois aux pratiques de l'espace (depuis les travaux pionniers de Michel de Certeau (1990) sur l'appropriation de l'espace ; jusqu'aux perspectives plus récentes sur la marche, en anthropologie (Ingold et Vergunst, 2008) ou dans le cadre d'une problématique des ambiances (Thomas, 2010)), et à la spatialisation des pratiques ; ou encore, à considérer l'espace urbain comme jamais seulement donné, mais toujours à conquérir (Perec, 2000, p. 179). Cela signifie que l'espace y est défini comme constitutivement sensible, ainsi qu'invite à le lire Jean-Clet Martin (2000).

### **Approche écologique de la perception et sciences sociales**

Les questions sensorielles et perceptives ont été progressivement mises à l'agenda des sciences sociales depuis quelques années, notamment par l'histoire du sensible, l'anthropologie des sens ou la géographie sensible. En effet, la question posée par la proposition d'écologie sensible (la question des interactions et ajustements sensibles des agents entre eux, et entre les agents et l'environnement), a commencé à être traitée par différents travaux historiques qui se sont saisis du sensible en tant que tel. Dans ce cadre, Alain Corbin a joué un rôle de premier ordre, par exemple à propos du paysage sonore rural (Corbin, 1994). Une anthropologie des sens s'est développée depuis une vingtaine d'années, principalement autour de David Howes (2004), en partie à partir de cette histoire du sensible. Ces recherches s'attachent à montrer le fondement culturel et social des pratiques sensorielles, et inversement. De plus, ces dernières n'étant pas indifférenciées, elles interrogent la prédominance visuelle selon laquelle la modernité occidentale les hiérarchise, en se portant vers d'autres sens et en mettant en évidence d'autres systèmes de classification des sens (dans d'autres cultures). Par exemple, la catégorie à l'origine esthétique de perspective, ordinairement réservée au regard, ne saurait lui être limitée : les perspectives d'attention des auditeurs sont autant d'enjeux culturels et sociaux, elles doivent pouvoir être traduites dans le vocabulaire de l'audition, ou alors être spécifiées en ce sens. En outre, une géographie du sensible s'est mise en place afin de mieux comprendre les liens entre espace vécu et espace sensible (Besse, 2010 ; Lussault, 2009 ; Schmitz, 2001 ; Thrift, 2004). Pour cette géographie, l'espace et les territoires se définissent également par leurs appropriations sensibles, affectives ; cela nécessite d'expérimenter diverses méthodes de type ethnographique afin de ne pas en rester à l'approximation des « représentations » (par exemple, Laurier (2003, 2009)).

Armé de ces divers courants de recherche, nous voudrions poser le problème qui nous occupe à partir de l'approche écologique de la perception (Gibson, 1979). Actuellement, elle est principalement utilisée au sein des sciences sociales par les analyses se réclamant de l'ethnométhodologie et / ou de l'approche naturaliste d'un Erving Goffman, à l'instar des travaux d'Isaac Joseph (*e.g.*, 2002). Pour le dire schématiquement : James Gibson prolonge en quelque sorte la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty (1945), avec laquelle il partage le caractère incarné des activités (perceptives) et leur

---

<sup>3</sup> C'est pourquoi est adopté le terme d'agents (sociaux), de préférence à d'autres termes, comme acteurs : au sens non de la sociologie de Pierre Bourdieu mais où, au cours d'une expérience, les individus sociaux peuvent agir (être « acteurs »), comme subir (être « patients »). Voir Descombes (2004).

inscription dans un environnement (Coulter et Parsons, 1990, p. 251), en insistant sur le point de vue nécessairement mobile du sujet percevant dans la vie ordinaire (à l'encontre des expérimentations en laboratoire sur lesquelles se sont longtemps appuyées les sciences psychologiques, mais aussi de l'attitude contemplative souvent présumée dans la philosophie) :

On nous dit que la vision dépend de l'œil, qui est connecté au cerveau. Pour ma part, je suggère que la vision naturelle dépend de l'œil dans la tête sur un corps qui est soutenu par le sol, le cerveau n'étant que l'organe central d'un système visuel complet. (Gibson, 1979, p. 9)<sup>4</sup>

Gibson a également contribué à décentrer le point de vue en ne donnant pas de priorité hiérarchique au sujet percevant, mais en s'intéressant au système formé par ses relations avec l'environnement dans / par lequel il évolue (on saisit la proximité avec la définition proposée *supra* pour les expériences urbaines). Il est requis dans cette perspective d'interroger tout à la fois la teneur sensible d'un environnement urbain, la façon dont elle se présente voire s'impose aux agents (le concept d'affordance sur lequel on reviendra : « à la fois une prise et une invite, la disponibilité dans l'univers perceptif » (Joseph, 2002, p. 161)) ; mais aussi la façon dont les agents cherchent à en profiter, l'atténuer, s'en isoler ou s'en rendre maître – cherchent à remodeler leur environnement sensible. Il est par conséquent question de la dynamique originale par laquelle les ambiances sensibles à la fois façonnent et sont façonnées par les agents sociaux<sup>5</sup>.

Par rapport à Gibson, nous retenons que les informations dont se saisissent les facultés sensorielles sont bien situées dans l'environnement (c'est le sens d'affordance), qui interagit avec l'organisme<sup>6</sup>. Cependant, nous prenons acte de certaines critiques sociologiques qui lui ont été adressées (Coulter et Parsons, 1990 ; Coulter et Sharrock, 1998 ; Quéré, 1999). Principalement, le fait que les activités perceptives doivent être appréhendées comme s'accomplissant dans un environnement non seulement matériel (peuplé d'objets, d'architectures, etc.), mais aussi et indissolublement socioculturel (Quéré, 1999) : peuplé de croyances, d'habitudes, d'attentes, d'institutions sociales, etc., comme de différences de genre, de trajectoires sociales qui concourent à créer des rapports différenciés à l'espace public urbain.

## Un parti pris : sons et affordances des événements

Dans ce cadre général, une focalisation est proposée sur le sonore<sup>7</sup> en raison d'une spécificité qui lui est propre. En effet, Roberto Casati et Jérôme Dokic ont établi « la nature événementielle des sons », qui diffère de la perception visuelle de « qualités » (formes et couleurs) : les sons, « à la différence des couleurs ou des formes, sont normalement perçus et reconnus comme des *événements* et

---

<sup>4</sup> Nous traduisons: « *We are told that vision depends on the eye, which is connected to the brain. I shall suggest that natural vision depends on the eyes in the head on a body supported by the ground, the brain being only the central organ of a complete visual system* ». Plus loin, il explicite les conséquences d'envisager la perception à partir d'un corps immergé dans un environnement en insistant sur la centralité du « point de vue mobile » (« *moving point of observation* », p. 43) dans l'approche écologique.

<sup>5</sup> Cela revient à se montrer attentif aux « modes sensibles » de l'espace public urbain (Chelkoff et Thibaud, 1993) ; voir également, pour une récente synthèse sur les perspectives de recherche à la croisée entre l'urbain et les sens, Thibaud (2010).

<sup>6</sup> Ce sont également les prémisses du paradigme de la cognition distribuée ; c'est pourquoi l'environnement matériel, et son lien avec l'action, forme le principal point de contact ou de convergence possible entre sciences sociales et sciences cognitives ; voir à ce sujet, Conein, Dodier et Thévenot (1993).

<sup>7</sup> Ordinairement, quand les termes « écologie » et « sonore » sont rapprochés, le regard se tourne vers R.M. Schafer et son concept de « paysage sonore » (1977). En fait, en guise d'écologie, Schafer et ses collègues adoptent plutôt une perspective normative sur la nature des sons et des environnements dans lesquels ils sont entendus, ou qui les produisent. Ainsi Schafer procède-t-il à une hiérarchisation entre ville et campagne, opposant la pollution sonore des villes aux beaux/bons sons des campagnes (chant des oiseaux, etc.).

possèdent un aspect dynamique constitutif » (Casati et Dokic, 1993, p. 6). Ils explicitent cette différence ontologique (événements *versus* qualité) de la sorte :

Même si l'objet est passif, il reste coloré, tandis que les caractéristiques sonores de l'objet sont liées à une activité le concernant. La présence d'un son est un témoignage de quelque chose qui se passe, d'un événement, dont l'origine se trouve dans l'objet qui en est, en un sens, l'acteur ou la victime. (*Ibid.*, p. 37)

Pour notre propos, l'idée dérivée de la théorie événementielle du son est que l'audition de sons dans la ville place les agents plus directement en prise avec la situation et les événements urbains, les engage plus fortement dans leur environnement urbain que par la seule perception de ses qualités visuelles.

Cette théorie trouve des échos chez différents auteurs qui ont souligné le lien fort entre le sonore et le monde d'activités dans lequel nous évoluons. Ainsi, dans *L'art comme expérience*, John Dewey esquisse une théorie des sons comme manifestations des effets de / dans l'environnement :

L'œil fournit la *scène* où les choses *arrivent* et sur laquelle des changements sont projetés – la laissant toujours comme une scène même au milieu du tumulte et de l'agitation. L'oreille, se fiant aux informations d'ensemble fournies par l'action conjuguée de la vision et du toucher, nous renseigne, changements après changements. Car les sons sont toujours des effets : effets du choc, de l'impact et de la résistance des forces de la nature. (Dewey, 2005, p. 278)

Les sons sont des effets ; symétriquement, ils ont des effets sur les agents, ne serait-ce que par les vibrations qui emplissent le corps. Dewey souligne ainsi un changement de posture perceptive (voire, plus largement « agentive ») entre la vision et l'audition : entre la spectatorialité d'un côté, et l'engagement ou la participation dans le monde de l'autre côté<sup>8</sup>.

Nous voudrions proposer un exemple concret afin de mieux mettre en évidence l'intérêt d'une entrée descriptive dans les expériences urbaines par le sonore : l'exemple de la sirène. Celui-ci serait en quelque sorte paradigmatique de ce que Gibson appelle « les affordances des événements » (1979, p. 102), mais qu'il n'évoque que de façon rapide au sein de sa théorie de la perception visuelle fondée sur les affordances, ces prises de l'environnement invitant à ou disponibles pour une action, et pour lesquelles il reprend à la *Gestaltpsychologie* l'exemple type de la boîte aux lettres<sup>9</sup>. Cette dernière fait partie du mobilier urbain ; et si je la rencontre du regard alors que j'ai une lettre à poster, je m'en saisis opportunément pour cette action. Une sirène dont le bruit s'approche me signale, en tant qu'automobiliste, non seulement la survenue d'un événement dans mon environnement (la sirène contient des informations), mais aussi la nécessité de me ranger sur le côté pour laisser passer un véhicule d'urgences (la sirène invite à une action). Un contre-exemple fait également ressortir l'importance des affordances des événements et de leur source souvent sonore : c'est l'exemple de ces « unités véhiculaires » (Goffman) particulièrement silencieuses que représentent les vélos (ou plus récemment les voitures électriques) quand ils arrivent dans le dos d'un piéton – silencieuses au point

---

<sup>8</sup> Voir également sur ce sujet Dufrenne (1987), Ihde (1976) et Strauss (2000).

<sup>9</sup> Pour une généalogie de la notion d'affordance qui clarifie les distinctions entre *Gestaltpsychologie*, approche écologique de Gibson puis usages ultérieurs de la notion (notamment du côté de l'ethnométhodologie ou de la cognition distribuée), voir Morgagni (2011). Parmi les travaux qui ont prolongé la perspective gibsonienne, il est intéressant pour notre propos que le passage de la boîte aux lettres à des exemples plus dynamiques s'appuie souvent sur des ressources au moins en partie sonores. William Gaver (1993) s'est ainsi attaché à appliquer le programme de Gibson aux questions que soulève la dimension sonore. Sa perspective, centrée sur l'écoute quotidienne, met en évidence de quelles façons certains sons sont susceptibles de jouer un rôle important pour notre façon d'évoluer dans / avec un environnement. L'exemple type devient alors celui du bruit d'une voiture : « L'écoute quotidienne est l'expérience d'entendre des événements dans le monde plutôt que des sons *per se* [...]. Nous nous occupons de l'écoute des événements autour de nous, d'écouter lesquels sont importants à éviter [comme une voiture arrivant à grande vitesse dans notre dos] et lesquels peuvent nous offrir des possibilités d'action » (*ibid.*, p. 2).

de pouvoir rendre la coordination urbaine difficile, voire dangereuse.

Pour développer l'exemple des reconnaissances auditives des diverses sirènes de secours, il permet déjà de rencontrer une spécificité sonore, l'effet Doppler : à savoir le fait que la sirène est perçue de manière plus aiguë quand le véhicule s'approche, et de manière plus grave quand il s'éloigne. Ensuite, il « donne à entendre » ce à quoi peuvent correspondre les éléments proprement socioculturels d'un environnement urbain, par lesquels les habitudes et les attentes sociales notamment font pleinement partie de la perception. En effet, la perception d'un véhicule de secours approchant enjoint l'automobiliste à se ranger sur le bas-côté de la chaussée : non par réflexe d'auto-préservation (comme un piéton avec un coup de klaxon), mais par appartenance à une société dans laquelle ce son a une signification précise, qui oblige. Cet exemple montre encore en quoi la prise dans les événements urbains, si elle peut être d'abord auditive, est essentiellement intersensorielle en situation : l'audition d'un véhicule de secours approchant est le plus souvent confirmée par un regard dans les rétroviseurs, voire suivie d'une action de freinage afin de réduire la sensation de vitesse<sup>10</sup>. Enfin, l'exemple souligne également jusqu'où peuvent conduire de telles affordances : la reconnaissance exacte de l'urgence peut aller jusqu'à susciter la participation d'un passant à proximité, du fait de ses compétences propres (médecin, policier, pompier, secouriste, etc.).

En ce sens, l'intérêt des affordances des événements est d'impliquer une plus grande richesse sociale comparativement à la boîte aux lettres (ou à la chaise m'invitant à m'asseoir quand je suis fatigué) : elles ne se contentent pas de suggérer des tableaux fixes au sein desquels je peux puiser opportunément l'un ou l'autre élément ; elles m'embarquent, me prennent dans des situations.

## Vers un fondement sensible du lien social urbain

De cette approche écologique, nous voudrions tirer quelques fils à propos du lien social urbain et de son fondement en partie sensible. C'est dire que la question qui nous préoccupe désormais a trait à la portée des analyses menées depuis une telle approche. Sont-elles vouées à ne traiter « que » des ajustements sensibles entre agents sociaux dans l'environnement urbain, et entre les agents et cet environnement (en contact direct, ou à distance visuelle et auditive) ? Ou peuvent-elles prétendre, à partir de l'observation de ces ajustements, pointer des enjeux moraux voire politiques à propos du lien social urbain ?

Une première piste en ce sens émerge de certaines conceptions philosophiques de ce qui compte pour moral, à savoir les approches que Sandra Laugier nomme « particularistes » ou « gestaltistes » (Laugier, 2009, p. 469-474), représentées par Ludwig Wittgenstein, Iris Murdoch ou encore Cora Diamond. Laugier cite cet extrait de « Vision and choice in morality » d'Iris Murdoch :

Les différences morales ressemblent moins ici à des différences de choix, et plus à des différences de vision. En d'autres termes, un concept moral ressemble moins à un anneau mobile et extensible posé sur un certain domaine de faits, et plus à une différence de *Gestalt*. Nous différons, non seulement parce que nous sélectionnons différents objets à partir du même monde, mais parce que nous *voyons* des mondes différents. (2009, p. 470-471)

Ici, « voir » vaut comme métaphore, extensible par conséquent aux autres sens : également, nous entendons / sentons / touchons des mondes différents, et procédons à des évaluations morales différentes. La perception auditive est à nouveau un exemple heuristique, déjà par les catégories employées ordinairement pour décrire les sons, qui forment autant d'évaluations. En effet, pour une

---

<sup>10</sup> C'est pourquoi la focalisation proposée sur le sonore est conçue non comme thématique exclusive d'enquête, mais bien comme une porte d'entrée descriptive vers des situations complètes, donc nécessairement intersensorielles.

même réalité sonore, les termes « nuisance » / « bruit » / « son » / « musique » (au sens de la musicalité d'un son) dessinent une échelle d'évaluation du plus négatif au positif. En situation, pour reprendre l'exemple de la sirène : si celle-ci enjoint les automobilistes à laisser passer le véhicule de secours (en quoi la perception est fondée sur des normes sociales partagées), des agents non impliqués dans la situation pourront l'évaluer différemment. C'est toute la différence d'attitude morale, chez des riverains à proximité du parcours de la sirène et installés à leur domicile, entre : « quel bruit épouvantable qui m'empêche d'entendre ma musique » et « j'espère que ce n'est pas trop grave [à propos de la situation de secours signalée par la sirène] ». Bien entendu, suivant les activités dans lesquelles nous sommes embarqués au moment de la perception, nous sommes susceptibles d'endosser tour à tour ces différentes attitudes morales.

### **Des rapports différenciés à l'espace public urbain**

Nous voudrions souligner une seconde piste, politique cette fois. Elle a trait aux effets et conséquences des activités perceptives et sensorielles sur les relations avec les co-présents de l'espace public urbain, jusqu'aux interactions qui en émergent ou sont empêchées. Ces conséquences pointerait en quelque sorte le *fondement sensible du lien social urbain*, qui ressort de l'observation aussi bien des coordinations routinières que des troubles sensibles. Cette thématique est proche de ce que Marc Relieu et Cédric Terzi (2003) nomment les « politiques ordinaires de la vie urbaine », c'est-à-dire la façon dont les coordinations entre étrangers dans l'espace public urbain sont façonnées par et façonnent en partie nos cultures politiques, et plus largement socioculturelles. Relieu et Terzi parlent à ce propos d'« approche praxéologique du politique » (*ibid.*, p. 373)<sup>11</sup>, selon laquelle « [les] routines de coordination entre les piétons, les automobilistes, les deux-roues sont des “indicateurs” de “cultures politiques” de la vie urbaine ordinaire » (p. 383). A travers la description de ces routines, il s'agit de mettre en évidence les cultures politiques, socioculturelles qui forment les arrière-plans des coordinations. Par exemple, traverser une route en s'assurant de sa perception par les automobilistes, croiser des piétons ou se coordonner avec les autres automobilistes par le biais de stratégies d'évitement ou de reconnaissance de l'autre indexées sur l'œil ou l'oreille ; etc. On se situe là au croisement des notions d'urbanité (politesse), de ville (*polis*) et de politique, là où le politique se fonde de manière élémentaire sur un « partage du sensible » (Rancière, 2000). Ce dernier, compris comme le « système d'évidences sensibles qui donne à voir en même temps l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les places et les parts respectives » (2000, p. 12), associe à l'idée de « politique sensible » présente chez Relieu et Terzi celle de différenciations entre les agents, de son inégale distribution.

À partir de cette piste, il semble possible d'aborder à nouveaux frais la question des rapports différenciés à l'espace public urbain. En effet, l'environnement socioculturel dans / par lequel nous évoluons se distingue par des habitudes et des attentes, des institutions sociales ; il est aussi centralement formé par les différences entre les agents : différences de genre, d'âge, de trajectoires sociales et culturelles. Or, celles-ci ne sauraient rester sans effet sur les rapports sensibles à la ville et ses territoires : procéder à de telles descriptions permettrait de mettre en évidence la qualité sensible des rapports différenciés à l'espace public urbain.

Un exemple de ce fondement sensible du lien social urbain en tant que révélateur de rapports

---

<sup>11</sup> Ils l'explicitent dans les termes suivants : « D'une part, nous suggérons que certaines des formes les plus concrètes de l'expérience publique urbaine revêtent une dimension politique, en ce qu'elles incarnent et constituent pratiquement différentes modalités du vivre-ensemble. D'autre part, nous considérons que les activités plus classiquement qualifiées de 'politiques' – telles que les controverses, les disputes, ou les débats publics – s'appuient étroitement sur ce caractère organisé et orienté des activités urbaines ordinaires, sans toutefois s'y épuiser » (2003, p. 373).



différenciés à l'espace public pourrait émerger des pratiques des auditeurs-baladeurs, ces agents qui écoutent de la musique par le biais d'oreillettes lors de leurs déplacements<sup>12</sup>. Si cette activité solitaire en public peut avoir de multiples raisons d'être, le plus souvent entremêlées (passer le temps, s'isoler du stress urbain, découvrir de nouveaux artistes ou écouter ses chansons préférées, accompagner en musique sa lecture, etc.), elle se distingue également par l'accomplissement de pratiques qui lui sont plus ou moins propres. L'une d'entre elles est en quelque sorte a-musicale, elle consiste à se servir des oreillettes comme d'un masque : un appareillage donnant aux autres les signes extérieurs mais suffisants de l'absorption dans une activité (en l'occurrence l'écoute musicale), donc de la non-disponibilité pour une interaction. Que la musique soit écoutée à un volume suffisamment faible pour permettre d'entendre tous les sons environnants, ou qu'aucune musique ne soit écoutée (du fait d'une batterie usée, ou d'une envie d'interrompre l'écoute musicale), le port des oreillettes exhibe pour les co-présents les apparences de l'écoute. Il représente alors une affordance négative, celle de la non-disponibilité pour une action (conversation). Cette affordance est généralement produite à proximité d'un lieu connu (par exemple : en approchant du lieu de travail), pour éviter d'être importuné par une connaissance (par exemple, par un-e collègue de travail qui interrompra la chanson appréciée, obligera à parler du travail, etc.).

Dans certaines circonstances, la production de cette affordance est plus défensive que simple évitement d'une connaissance ; en outre, elle peut être genrée. En effet, elle est alors le fait de femmes qui, pour ne pas être importunées par des tentatives de séduction masculines au sein de certains espaces, exhibent les apparences de l'écoute musicale. Il s'agit, plus que d'un masque, d'une véritable « parade » (Goffman, 2004)<sup>13</sup>, c'est-à-dire d'un témoignage « de l'alignement de l'acteur dans la situation » (*ibid.*, p. 111), en l'occurrence de sa non-disponibilité actuelle pour toute relation sociale lors de la traversée d'un espace connu pour faire subir des situations de séduction, afin de décourager les prétendants indéliçables. Un exemple souvent cité par les femmes ayant participé à l'enquête est celui du quartier des Halles à Paris, c'est-à-dire un espace public urbain à forte occupation et aux flux importants (qui peut requérir d'interrompre l'écoute musicale pour une meilleure attention), et un territoire également que des groupes de jeunes hommes occupent régulièrement et ostensiblement. Justine, jeune laborantine de 22 ans, réalise un trajet quotidien entre le quartier résidentiel de ses parents à Villepinte (93) et son lieu de travail à Neuilly (78) ; elle effectue ainsi matin et après-midi un assez long parcours piétonnier au sein de la station Châtelet Les Halles (entre R.E.R. et métro) :

Ma musique me sert aussi beaucoup à éviter de répondre aux appels de garçons qui me... ça arrive je ne vais pas dire beaucoup, mais comme pour à peu près toutes les jeunes femmes quand il fait un petit peu beau et qu'on se dénude un petit peu quoi... C'est vrai que c'est pratique de faire semblant de pas entendre. J'ai rien entendu parce que j'écoute... même quand j'ai plus de batterie je garde les oreillettes pour pas être dérangée. C'est pratique : on fait semblant de ne pas entendre et la personne en général est moins vindicative que si je n'avais pas répondu, elle ne croit pas que vous êtes hautaine. Voilà, c'est plus pratique, c'est pas très gentil mais c'est pratique !

Justine a subi des situations délicates, ce qui lui permet désormais de les anticiper et de les empêcher par la production de cette affordance négative ; c'est pourquoi, ici, même sans musique, elle garde ses oreillettes vissées sur les oreilles. Un tel exemple ouvre la voie à des analyses cherchant à montrer empiriquement de quelles manières le genre (tout comme la race ou la classe) est également une manifestation (ou une dissimulation) ordinaire<sup>14</sup>. Cet accomplissement, en partie sensible et spatialisé,

---

<sup>12</sup> Cet exemple est issu d'une enquête menée auprès d'auditeurs-baladeurs en région parisienne, qui ont été suivis au cours de leurs trajets routiniers (du type domicile / travail) sur le mode de la filature ethnographique (Zimmerman, 1981) : voir Pecqueux (2009, 2010).

<sup>13</sup> Sur les usages de l'espace public urbain par les femmes, voir également Dris (2004).

<sup>14</sup> D'après la perspective initiée par Candace West et Sarah Fenstermaker (1995, p. 21), pour qui genre, race et classe sont « manifestement bien plus qu'un rôle ou qu'une caractéristique individuelle : [ce sont des] mécanisme[s] par le[s]quel[s] l'action sociale située contribue à la reproduction de la structure sociale ».

peut viser la pacification de l'espace public tout comme ouvrir sur des conflits. Il rappelle également que l'espace public est réglé sur l'apparaître (soit ses principes de visibilité et d'observabilité, voir Quéré et Brezger (1992)), donc sur un partage des perspectives sensibles, à partir duquel certaines populations peuvent se sentir vulnérables – et chercher par conséquent à se protéger.

Les exemples utilisés jusqu'à présent concernent essentiellement des expériences urbaines et des affordances liées à l'évitement, la gêne, la mise à distance d'autrui ; nous ne voudrions pas réduire à ce versant négatif de la vie urbaine les perspectives de recherche ouvertes par l'approche écologique des expériences urbaines. En effet, pour prolonger la réflexion sur les sons en ville, et pour reprendre une jolie expression de Jean-François Augoyard (2004) : il faut également savoir écouter toute « une sociabilité à entendre ». On peut penser aux sociabilités, interactions et coordinations liées à certains mondes du travail, par exemple celui des chantiers du bâtiment (Thibaud, 1991) ou de la restauration à forte affluence (Cahour et Pentimalli, 2005). Une autre piste serait celle des spectacles (principalement musicaux et sportifs) qui occasionnent un plaisir de faire du bruit ensemble ; l'intérêt de tels objets est également de placer face à la nature nécessairement intersensorielle des expériences urbaines, puisqu'ils sont autant d'occasions pour une promiscuité recherchée, mêlant contacts corporels et olfactifs<sup>15</sup>. Dernièrement, se multiplient d'autres types de rassemblements urbains festifs : *flash mobs* (ces mobilisations éclair organisées par le biais d'Internet, rassemblant des étrangers un court moment pour une cause / raison déterminée), performances urbaines (artistiques et / ou politiques, visant souvent un certain désordre urbain), etc. Ils se distinguent de la foule urbaine habituelle par une modification subite de l'environnement sensible, souvent d'abord sonore (voire silencieux, dans les cas où ces rassemblements sont basés sur la station figée momentanée de ses participants – *freeze party*) ; et par l'indexation à ces modifications sensibles d'interprétations politiques et / ou artistiques.

## Approche écologique et lien social urbain

Nous avons cherché dans ces pages à mettre en place une méthode unifiée d'approche du fait urbain, conçue à partir d'une description écologique des expériences urbaines, pour laquelle les conduites perceptives constituent un point d'accès pour entrer dans des situations sociales. Cette perspective écologique vise plus généralement à questionner la condition sensible de l'agent comme de l'agir, souvent postulée dans les modèles disponibles à travers la thématization de l'incarnation du social mais rarement interrogée en propre. En contexte urbain, cette condition sensible est particulièrement prégnante dans les interactions des agents avec les affordances qui peuplent la ville ; et plus spécialement – avons-nous plaidé – avec les affordances des événements, souvent d'abord sonores, mais ne s'y épuisant pas : de telles affordances contribuent à souligner la nature intersensorielle des expériences urbaines.

Empruntée à l'approche écologique de la perception initiée par Gibson, la perspective présentée insiste sur la nécessité de prendre en compte l'environnement socioculturel dans l'analyse des activités perceptives. Celui-ci est formé d'attentes, normes et institutions sociales, mais également des différences entre les agents (d'âge, de genre, de trajectoires sociales et culturelles...). Nous avons ainsi

---

Du point de vue des trajectoires sociales, on pourrait interroger la permanence de la provocation sonore urbaine fondée sur certaines conduites musicales des jeunes des classes populaires racisées, depuis l'utilisation du *ghettoblaster* dans les années 1970 (cet imposant et puissant radiocassette portable, généralement porté sur l'épaule) jusqu'à l'actuel mode haut-parleur du lecteur musical numérique portable (souvent le téléphone). La description de ces comportements sonores permettrait de comprendre, d'un côté, les façons de provoquer auditivement l'autre et, de l'autre côté, les seuils de tolérance de la sensibilité auditive à l'encontre d'un groupe social particulier.

<sup>15</sup> Bref, des expériences se caractérisant par des chocs et frottements, comme le montre Antoine Hennion (à paraître 2012) pour un espace où cela n'est pas forcément recherché *a priori*, la gare.

suggéré que c'est à partir de cet outillage qu'il devient possible de chercher à analyser les expériences urbaines comme des manifestations du fondement sensible du lien urbain, voire comme des accomplissements de rapports différenciés à l'espace public. Cela montre combien l'approche écologique promue ne se limite pas à analyser la déférence ou la maîtrise de soi, en pointant des portées morales voire politiques, issues de situations de troubles comme des sociabilités sensibles émergeant occasionnellement. C'est sans doute de cette manière que l'écologie urbaine peut gagner en généralité, en l'occurrence apporter des éclairages nouveaux sur le lien social urbain.

## Bibliographie

- AUGOYARD Jean-François, 2004, « Une sociabilité à entendre », *Espaces et sociétés*, n° 115, p. 25-42.
- BESSE Jean-Marc, 2010, « Le paysage, espace sensible, espace public », *Meta*, vol. 2, n° 2, p. 259-286.
- CAHOUR Béatrice et PENTIMALLI Barbara, 2005, « Conscience périphérique et travail coopératif dans un café-restaurant » [en ligne], *@ctivités*, vol. 2, n° 1, p. 50-75, [URL : <http://www.activites.org/v2n1/cahour.pdf>], consulté le 4 novembre 2011.
- CASATI Roberto et DOKIC Jérôme, 1994, *La philosophie du son*, Nîmes, Jacqueline Chambon.
- CERTEAU Michel (DE), 1990 [1980], *L'invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- CHELKOFF Grégoire et THIBAUD Jean-Paul, 1993, « L'espace public, modes sensibles. Le regard sur la ville », *Annales de la Recherche Urbaine*, n° 57-58, p. 7-16.
- CORBIN Alain, 1994, *Les Cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion.
- CONEIN Bernard, DODIER Nicolas et THEVENOT Laurent éd., 1993, *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, Paris, EHESS.
- COULTER Jeff et PARSONS E.D., 1990, « The praxiology of perception: Visual orientations and practical action », *Inquiry*, vol. 33, n° 3, p. 251-272.
- COULTER Jeff et SHARROCK Wes, 1998, « On what we can see », *Theory and Psychology*, vol. 8, n° 2, p. 147-164.
- DESCOMBES Vincent, 2004, *Le complément de sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard.
- DEWEY John, 1993 [1938], *Logique. La théorie de l'enquête*, Paris, PUF.
- 2005, *L'art comme expérience*, Pau, Farrago.
- DRIS Nassima, 2004, « Espaces publics et limites. Les implications du genre dans les usages de la ville à Alger », *Femmes et villes*, S. Denèfle éd., Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, p. 249-264.
- DUFRENNE Mikel, 1987, *L'œil et l'oreille*, Montréal, Éditions de l'Hexagone.
- GAVER William, 1993, « What in the world do we hear ? An ecological approach to auditory event perception », *Ecological Psychology*, vol. 5, n° 1, p. 1-29.
- GIBSON James J., 1979, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin.
- GOFFMAN Erving, 2004, « Le déploiement du genre », *Terrain*, n° 42, p. 109-128.
- HENNION Antoine, à paraître 2012, « La gare en action. Hautes turbulences et attention basse », *Communications*, n° 90.
- HOWES David éd., 2004, *Empire of the Senses: The Sensual Culture Reader*, Oxford, Berg.
- IHDE Don, 1976, *Listening and Voice: A Phenomenology of Sound*, Athens, Ohio University Press.
- INGOLD Tim et VERGUNST Jo Lee éd., 2008, *Ways of Walking : Ethnography and Practice on Foot*, London, Ashgate.
- JOSEPH Isaac, 2002, « Le nomade, la gare et la maison vue de toutes parts », *Communications*, n° 73, p. 149-162.
- LAUGIER Sandra, 2009, « Perdre ses concepts : sens commun, sens moral, sens social », *Normativités du sens commun*, C. Gautier et S. Laugier éd., Paris, PUF, p. 465-494.
- LAURIER Eric, 2003, « Participant Observation », *Research Methods in Human and Physical Geography*, N. Clifford et G. Valentine éd., Londres, Sage, p. 116-130.
- 2009, « Ethnomethodology/ethnomethodological geography », R. Kitchin et N. Thrift éd., *International Encyclopedia of Human Geography*, vol. 3, Oxford, Elsevier, p. 632-637.
- LUSSAULT Michel, 2009, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset.

- MARTIN Jean-Clet, 2000, « L'espace sensible » [en ligne], *Chimères*, n° 40, [URL : [http://www.revue-chimeres.fr/drupal\\_chimeres/files/40chi05.pdf](http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/40chi05.pdf)], consulté le 4 novembre 2011.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MORGAGNI Simone, 2011, « Repenser la notion d'affordance dans ses dynamiques sémiotiques », *Intellectica*, n° 55, p. 241-267.
- PECQUEUX Anthony, 2009, « Embarqués dans la ville et la musique. Les déplacements préoccupés des auditeurs-baladeurs », *Réseaux*, n° 156, p. 49-80.
- 2010, « Paris à l'oreille », *Critique*, n° 757-758, p. 593-607.
- PECQUEUX Anthony et ROUEFF Olivier éd., 2009, *Ecologie sociale de l'oreille. Enquêtes sur l'expérience musicale*, Paris, EHESS.
- PEREC Georges, 2000, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée.
- QUERE, Louis, 1999, « Action située et perception du sens », *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, M. de Fornel et L. Quéré éd., Paris, EHESS, p. 301-338.
- QUERE Louis et BREZGER Dieter, 1992, « L'étrangeté mutuelle des passants. Le mode de coexistence du public urbain », *Annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, p. 89-100.
- RANCIERE, Jacques, 2000, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique.
- RELIEU Marc et TERZI Cédric, 2003, « Les politiques ordinaires de la vie urbaine. L'organisation de l'expérience publique de la ville », *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, D. Cefaï et D. Pasquier éd., Paris, PUF - CURAPP, p. 373-397.
- SCHAFFER Robert Murray, 1977, *Le paysage sonore*, Paris, J.-C. Lattès.
- SCHMITZ Serge, 2001, « La recherche de l'environnement pertinent. Contribution à une géographie du sensible », *L'espace géographique*, n° 4, p. 321-332.
- STRAUS Erwin, 2000, *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, Grenoble, Jérôme Millon.
- THIBAUD Jean-Paul, 1991, « Temporalités sonores et interaction sociale », *Architecture et Comportement/Architecture and Behaviour*, vol. 7, n° 1, p. 63-74.
- 2010, « La ville à l'épreuve des sens », *Ecologies urbaines : état des savoirs et perspectives*, O. Coutard et J.-P. Lévy éd., Paris, Economica - Anthropos, p. 198-213.
- THOMAS Rachel éd., 2010, *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines.
- THRIFT Nigel, 2004, « Intensities of Feeling: Towards a Spatial Politics of Affect », *Geografiska Annaler B*, vol. 86, p. 57-78.
- WEST Candace et FENSTERMAKER Sarah, 1995, « Doing difference », *Gender & Society*, vol. 9, n° 1, p. 8-37.
- ZIMMERMAN Don H., 1981, « Fieldwork as a qualitative method », *ronéo*, 18 p.